

À vélo dans le Red Light

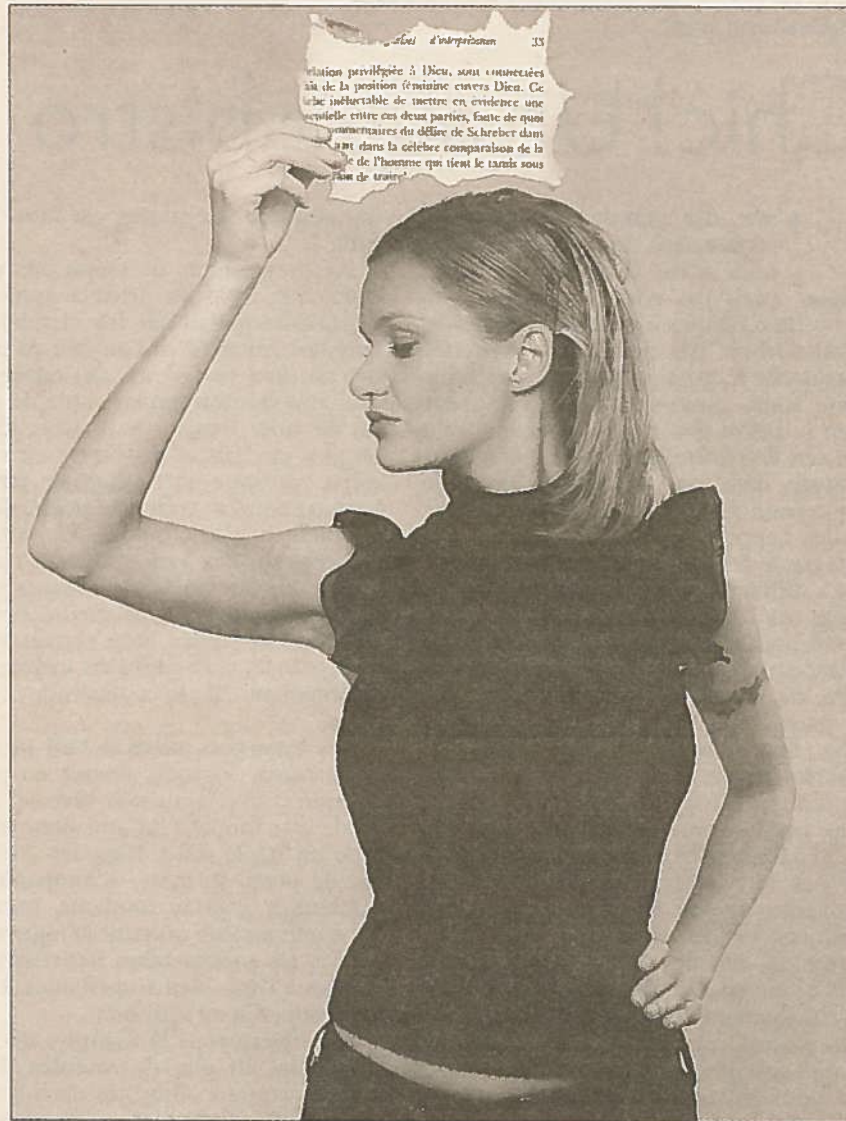
C'est à Amsterdam que j'ai passé le long congé de Pâques. Comme tout le monde le sait déjà, cette ville est magnifique. J'oserais même dire qu'Amsterdam est la plus magnifique des villes qu'il m'ait été donné de voir ; contrairement à Paris ou à Londres, elle ne vous renvoie jamais au sentiment d'être un étranger, elle vous enveloppe si bien que vous voulez y rester. Amsterdam est belle de cette beauté construite au fil des siècles qui lui donne à la fois une impression de grande vieillesse, de solidité et de douceur.

Pour la décrire, on mentionne trop souvent ses *coffee shops* ou son Red Light District, on la rattache à son côté permissif ou au laboratoire qu'elle représente pour les gouvernements des autres pays occidentaux qui envisagent d'alléger leurs lois. Mais ce qui étonne le plus, à mon avis, et qui est bien plus poétique que la possibilité de fumer un joint ou de se prostituer sans se cacher, ce sont les milliers de vélos qui la traversent de part en part comme des formations d'oiseaux migrants... Petit conseil en passant : si vous roulez à vélo à Amsterdam, faites attention aux tramways. Il paraît que, chaque année, des centaines de touristes insouciants sont fauchés. C'est d'ailleurs assise sur un vieux vélo (là-bas, les vélos sont aussi vieux que la ville) que j'ai visité quelques quartiers, dont le Red Light District, où j'ai perdu, je dois le dire, un peu de mon sourire.

Chez Podium, la maison d'édition hollandaise où mon livre est paru la semaine dernière, on s'attendait à un peu d'enthousiasme de ma part vis-à-vis du poulailler du Red Light néerlandais. Hélas, la légalité et la propreté de la prostitution n'ont eu pour effet que de me la rendre encore plus sordide. Il semblerait que ce soit par souci d'aménagement et d'hygiène, et non par humanisme, que la Hollande a fait du commerce sexuel un métier comme les autres.

En fait, en dehors de sa grande beauté, Amsterdam a correspondu pour moi à une descente en enfer où j'ai dû défendre la traduction néerlandaise de *Putain* : Hoer.

Après réflexion, je ne sais toujours pas si j'ai réussi ou si j'ai échoué. Je ne suis certaine que d'une chose : c'est à tort que j'ai cru que l'avant-gardisme des Hollandais, qui ont légalisé depuis déjà près d'une dizaine d'années la pros-



titution, allait me rendre la vie plus facile devant les critiques et les journalistes... Plus que nulle part ailleurs, on a reçu mes propos comme autant d'attaques personnelles, on me donnait tort d'avoir des idées, disait-on, si noires. J'ai bien tenté des les amadouer avec l'exemple des autoportraits de Van Gogh, je leur ai rappelé que c'était bien lui, le sujet de ses tableaux, mais que le reflet qu'il nous donnait de lui-même était pris dans les distorsions et dans les couleurs de sa vision d'artiste. Rien à faire. Apparemment, les écrivains ne jouissent pas de la même immunité que les peintres.

En Hollande (comme dans toutes les sociétés consuméristes), on ne se scandalise pas qu'une femme puisse gagner sa vie en se vendant elle-même, mais que cette même femme soit capable, dans un livre, d'en dire autant et d'être si catégoriquement désespérée. Le grand péché, aujourd'hui,

ce n'est pas de céder à toutes les tentations, ce n'est pas d'exploiter le cul de toutes les façons, c'est « la pensée négative ». En vertu de cette loi du bon côté des choses, de cette morale du verre qui n'est jamais à moitié vide mais toujours à moitié plein, la littérature doit inciter, allécher, elle doit être au service de la demande, elle doit garantir la satisfaction.

Après avoir encaissé les réactions les plus brutales dans tous les pays (parmi lesquels la Hollande prend le premier rang), j'en suis venue à cette conclusion : ce n'est pas la mise en vitrine du corps qui provoque le rejet, mais la parole — qui, semble-t-on me dire partout où je vais, déshabille bien plus loin que n'importe quelle image...

Notre chroniqueuse invitée la semaine prochaine : Chantal Lamarre.